

## Cahiers d'études africaines

205 | 2012 Varia

# Hilgers, Mathieu. — Une ethnographie à l'échelle de la ville

### **Benjamin Rubbers**



#### Édition électronique

URL: https://journals.openedition.org/etudesafricaines/14345

DOI: 10.4000/etudesafricaines.14345

ISSN: 1777-5353

#### Éditeur

Éditions de l'EHESS

#### Édition imprimée

Date de publication: 15 mars 2012

Pagination: 272-275 ISBN: 978-2-7132-2348-8 ISSN: 0008-0055

#### Référence électronique

Benjamin Rubbers, « Hilgers, Mathieu. — *Une ethnographie à l'échelle de la ville », Cahiers d'études africaines* [En ligne], 205 | 2012, mis en ligne le 16 avril 2012, consulté le 04 mai 2021. URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/14345; DOI: https://doi.org/10.4000/etudesafricaines. 14345

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2021.

© Cahiers d'Études africaines

# Hilgers, Mathieu. — Une ethnographie à l'échelle de la ville

**Benjamin Rubbers** 

# RÉFÉRENCE

HILGERS, Mathieu. — Une ethnographie à l'échelle de la ville. Urbanité, histoire et reconnaissance à Koudougou (Burkina Faso). Paris, Karthala, 2009, 420 p., bibl.

- L'objectif de ce livre est, comme l'indique le titre, de construire une ethnographie à l'échelle de la ville en partant du cas de Koudougou au Burkina Faso¹. La thèse de l'auteur peut se résumer facilement: la ville de Koudougou forme un collectif d'appartenance, une notion proche de celle de « communauté imaginée » ; celui-ci est construit autour de trois axes de représentation, à savoir l'urbanité, l'autochtonie et la réputation de la ville dans l'espace national ; ces représentations constituent des ordres de grandeur, ou des principes de distinction sociale, qui se manifestent en situation. Pour étoffer cette thèse, M. Hilgers part de l'analyse approfondie de trois situations qui, dans la mesure où elles touchent l'ensemble de ses habitants, manifestent cette appartenance commune à la ville. Il s'agit de l'opération de lotissement de l'agglomération, des conflits autour de l'histoire de la ville, et de la protestation qui a fait suite à l'affaire Zongo.
- À partir de l'analyse des styles urbains et des discours autour du trafic routier, l'auteur commence par mettre en évidence l'existence d'une hiérarchie symbolique fondée sur le degré d'urbanité, celui-ci étant ancré dans l'imaginaire de la modernité. Maîtriser les codes de l'urbanité, c'est s'affirmer comme moderne, connecté au temps présent et au monde global. Cette représentation de l'urbanité se retrouve dans le discours évaluatif des Koudougoulais sur l'opération de lotissement de l'agglomération qui a débuté en 1998. Malgré les innombrables problèmes que cette opération leur pose, ils continuent à la défendre en ce qu'elle contribue, selon eux, à développer la ville. Cette opération révèle aussi l'importance, reconnue par tous, de l'autochtonie, celle-ci déterminant

- dans une large mesure le jeu de la compétition foncière. Être d'une famille ancienne et importante augmente les chances d'obtenir de manière ferme une parcelle bien située.
- Tout comme l'urbanité, l'autochtonie ne constitue pas pour M. Hilgers une catégorie absolue, mais se décline en degrés : on est plus ou moins urbain, tout comme on est plus ou moins autochtone. C'est ce qui apparaît dans les conflits mémoriels entre familles et quartiers à propos de la fondation et du développement de Koudougou. Dans la définition émique de l'autochtonie interviennent deux critères qui lui confèrent un statut ambigu, celui de l'antériorité et celui de la contribution de chaque groupe à l'essor de Koudougou : « Alors qu'elle est formellement définie par l'antériorité sur un territoire, explique M. Hilgers, elle [l'autochtonie] correspond en pratique à un état de grandeur possédé par un des groupes fondateurs du collectif à un moment de son histoire. Cet état de grandeur est lié à la capacité de maintenir, d'agrandir ou de développer le collectif d'appartenance » (p. 293).
- 4 Enfin, le collectif d'appartenance que constitue Koudougou s'est exprimé, selon M. Hilgers, lors des événements qui ont fait suite à l'assassinat du journaliste N. Zongo en 1998. Le mouvement de révolte auquel celui-ci a donné lieu a joué sur l'identité d'une ville rebelle vis-à-vis du gouvernement central, en revendiquant la spécificité de Koudougou dans l'histoire nationale. À suivre l'hypothèse de l'auteur, la protestation n'aurait pu prendre une telle ampleur durant une période aussi longue sans l'existence du cadre identitaire fourni par le collectif d'appartenance. En même temps, malgré les dissensions entre *leaders*, elle a permis à ce collectif d'« exister en acte » (p. 338). Cet esprit de résistance collective au pouvoir en place n'a toutefois pas empêché Koudougou de voter en masse pour Blaise Compaoré lors des élections présidentielles de 2005. Cette volte-face généralisée s'expliquerait, selon M. Hilgers, par la désillusion d'un changement de régime et la peur de voir la ville continuer à être délaissée par les autorités.
- Au plan théorique, M. Hilgers se positionne vis-à-vis de deux courants de l'anthropologie urbaine. Le premier, qui s'intéresse aux pratiques et aux groupes dans la ville, ne parvient pas à saisir celle-ci comme ensemble. Le second, qui souligne surtout la dynamique des flux dans les grandes métropoles, tend à négliger le poids des déterminations historiques. Il s'agit donc pour l'auteur d'élargir l'échelle spatiale et temporelle de l'analyse afin de promouvoir une ethnographie historique de la ville. Pourtant, l'originalité du livre repose moins selon moi sur l'idée d'un collectif d'appartenance à l'échelle de la ville que sur celle que ce collectif est structuré par une pluralité de régimes de représentation. On pourrait sans difficulté citer des travaux qui étudient l'appartenance à une ville dans sa relation à l'imaginaire de modernité, aux revendications à l'autochtonie, ou à la compétition entre agglomérations dans un même espace national. Mais aucun ne rassemble à ma connaissance ces trois axes d'identification dans une matrice unique pour suggérer que l'identité urbaine est susceptible de se décliner sur différents registres. C'est l'enjeu théorique principal du livre: mettre en évidence, derrière la pluralité des pratiques et des représentations, l'existence d'un collectif d'appartenance qui forme une base commune sous-jacente.
- Dans l'analyse des matériaux, l'inspiration de M. Hilgers vient surtout, semble-t-il, de la théorie des représentations sociales de S. Moscovici, de l'anthropologie dynamique de l'École de Manchester et de la sociologie de P. Bourdieu et ses successeurs. Le recours à ces traditions intellectuelles donne lieu à une modélisation théorique aboutie au travers de laquelle on sent la formation philosophique de l'auteur. C'est cette

modélisation qui lui permet d'analyser les conflits autour du lotissement, de l'histoire de la ville, ou des élections présidentielles comme autant de « champs » autour desquels se construit historiquement le même collectif d'appartenance. Mais on se demande, au terme du livre, si elle ne débouche pas sur une conception homéostatique des dynamiques sociales. À le suivre, il apparaît que les conflits en question entraînent de façon nécessaire un renforcement de la conscience collective.

- De manière plus générale, on s'interroge sur l'existence, aux marges du modèle théorique proposé par M. Hilgers, de cas de figure contradictoires ou ambigus: observe-t-on des pratiques qui manifestent un retrait, voire une remise en cause de la collectivité? À l'échelle individuelle, est-il possible de distinguer différents modes d'adhésion, ou de détachement, aux valeurs que représentent les degrés d'urbanité et d'autochtonie? Il ne s'agit pas ici d'invalider l'argumentation de l'auteur sous le prétexte qu'il discute peu des situations non congruentes avec la thèse qu'il entend défendre. On comprend à partir de la lecture de la première partie que les interprétations offertes dans ce livre ont vu le jour, puis mûri, dans la confrontation au terrain. Mais le mode de présentation adopté procède de manière inverse en recourant à la rhétorique de la démonstration scientifique. La thèse de l'ouvrage est posée d'emblée, puis répétée un grand nombre de fois au fil du livre. Ensuite viennent les hypothèses, toujours vérifiées par les matériaux. En ce qui concerne l'analyse de ces derniers, l'auteur affirme avoir eu recours à l'usage du logiciel In vivo, mais il n'est nulle part précisé en quoi ce logiciel a pu apporter un surplus d'intelligibilité. Cette manière de dérouler l'argumentation, de la thèse aux données, donne l'impression que M. Hilgers a voulu aboutir à une forme de totalisation théorique, et pose question en ce qui concerne les limites de celle-ci.
- Ces questions sur la circularité et la portée du modèle théorique, de même que la synthèse qui la précède, ne font justice ni à la richesse des descriptions, ni à la fécondité des interprétations offertes dans ce livre. Celui-ci repose sur un travail de recherche impressionnant: indépendamment des observations et des discussions informelles, M. Hilgers a réalisé 232 entretiens et épluché en détail la presse pour l'affaire Zongo et l'élection présidentielle de 2005; il cite aussi un vaste corpus de travaux historiques sur la région, qui rendent à ses matériaux toute leur épaisseur temporelle. Le résultat est un ouvrage étoffé aux plans ethnographique et historique, et tout à fait stimulant d'un point de vue théorique. Comme le suggère P.-J. Laurent dans la préface, la portée de son analyse dépasse certainement les villes moyennes, une catégorie aux frontières toujours difficiles à définir. Même si le cas de Koudougou est particulièrement parlant, on ne voit pas pourquoi le même schéma d'analyse ne pourrait pas s'appliquer aux grandes métropoles.

#### NOTES

1. Voir dans ce numéro l'article de Mathieu HILGERS.